

OREN MILLER

À présent,  
vous pouvez  
enterrer  
la mariée



Du même auteur, aux éditions de l'Homme Sans Nom

*Le Roi sombre*

*J'agonise fort bien, merci*

OREN MILLER

À PRÉSENT, VOUS POUVEZ  
ENTERRER LA MARIÉE

LES ÉDITIONS DE L'HOMME SANS NOM

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2017.

Illustration de couverture : Émile Denis

ISBN : 978-2-918541-56-1

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : [contact@editions-hsn.com](mailto:contact@editions-hsn.com)

[www.editions-hsn.com](http://www.editions-hsn.com)

*« La vie, ce n'est pas seulement respirer,  
c'est aussi avoir le souffle coupé ! »*

Alfred Hitchcock



# OUVERTURE

## PROLOGUE

### DE CE QU'IL RESTE DE LA MARIÉE

J'étais une si belle mariée.

Avant que je ne me consume.

Dans ma magnifique robe Christian Dior, j'étais radieuse, telle qu'on m'avait toujours appris à l'être. Au sein de ma famille, le beau est un art de vivre. On ne s'entoure que de beautés : *belles* femmes, *belles* voitures, *belles* pierres précieuses, *belles* maisons au bord de la mer. C'est un fait si banal que nous avons oublié qu'il existait aussi de la laideur en ce monde.

La nature elle-même avait parfaitement intégré la politique familiale, car mes frères et moi sommes nés parfaits et ce fut, j'en suis convaincue, un très grand soulagement pour nos parents. Ils n'auraient pas su quoi faire d'enfants au physique médiocre, si ce n'est accuser la maternité d'incompétence. Car la médiocrité aurait forcément eu pour origine *leur* incompétence, non celle de mes parents. Mon père avait choisi d'épouser une jeune première du cinéma muet italien, c'était bien pour obtenir quelques résultats génétiques.

J'ai été une bonne fille. Je crois. J'ai fait en sorte que tous mes défauts soient camouflés par le génie de la haute couture, que mes ombres soient éclipsées par l'éclat de mes bijoux, j'ai rendu silencieux mes désirs inavoués, et j'ai conservé dans le noir tout ce qui ne pouvait supporter la lumière. Lisse et semblable à la surface du marbre italien que mon père affectionnait tant dans ses demeures. Et sous le soleil de Monaco, la ville qui toute ma vie m'a servi d'écrin, j'ai brillé de mille feux.

Lorsque j'ai rencontré Adam, j'étais certaine qu'il était parfait pour moi. Nous ne nous aimions pas. Cependant, il était tout ce que je désirais : beau, riche, et hautement conscient de l'être. Il avait été élevé dans la même culture que la mienne et fréquentait le même univers cloisonné. À la fin de la journée, je me souviens, après que nous avons eu partagé un brunch et une balade sur le rocher, nous avons convenu que nous formerions un couple magnifique. L'annonce de nos fiançailles, trois mois plus tard, a été accueillie avec une immense joie par nos deux familles. Les gens beaux et riches se marient entre eux. Toujours.

Nos proches furent en tout point d'accord sur ce que devait être notre mariage : hors de prix, et entièrement décidé par eux. Adam et moi avons trouvé cela bien commode, car en ce qui nous concernait, c'était une tâche ennuyeuse à mourir que de décider du repas, de la cathédrale ou du lieu de la cérémonie. Le romantisme, c'est pour les amoureux et la classe moyenne.

En tant que vieille fortune de la principauté, nous devons célébrer la cérémonie à la cathédrale de Monaco, celle-là même où les « vrais » Monégasques sont censés organiser leur naissance, leur mariage et leur mort. Il y avait tant de monde à la messe. Il me semble que l'Europe entière s'est déplacée. Des têtes couronnées, d'autres attendant de l'être, des fortunes colossales mais sans titre et, bien entendu, cette espèce sociale si singulièrement à part : la classe politique.

C'est étrange comme l'esprit s'attache à de drôles de détails. J'étais tellement habituée au protocole de mon rang social que je n'ai pas vraiment vu qui se trouvait dans l'église. J'étais simplement là où je devais être. Les visages ont défilé devant mon voile, les voix m'ont encerclée, mais je n'aurais su dire lesquels appartenaient à qui. La seule chose dont je me souviens, ce sont les fleurs. D'énormes bouquets de lys blancs, mes fleurs préférées. Je ne sais pas qui en a eu l'idée, car je ne crois pas que quelqu'un ait jamais su quelles étaient mes préférences en matière de fleurs. Ou de quoi que ce fût d'autre, d'ailleurs.

À présent, je contemple mon reflet dans le miroir et je réalise que c'est la dernière chose que je verrai sur cette terre. J'aurais aimé me ressembler. J'aurais aimé conserver ma beauté, en emporter un bout avec mon âme. Au lieu de cela, elle s'en est allée sans que je



puisse la retenir, et je crains que ce qu'il reste de moi demeure soudé à ce siège, dans ce *bel* hôtel, devant cette *belle* coiffeuse. Est-ce uniquement cette chose abîmée et inerte qui survivra après mon passage ? Et tout ce que j'ai caché, tout ce que j'ai tu, qui s'en occupera ?

J'étais une si belle mariée.  
Avant que je ne me consume.



Acte 1  
À la fin





19 JUIN 1952, HÔTEL DE PARIS MONTE-CARLO, 18 H 15

Pour Adam Bélanger, le plus dur était de passer inaperçu. Et considérant que la moitié de Monaco se trouvait concentrée dans l'*Hôtel de Paris Monte-Carlo*, c'était une chose fort peu aisée à réaliser. Mais la Providence semblait être de son côté, car le couloir s'ouvrant devant lui était presque désert. Il s'y engagea en prenant l'air aussi détaché que possible. Deux serveurs impeccablement – et identiquement – moulés dans leur costume noir et blanc apparurent néanmoins au détour d'un croisement. Adam prit grand soin de les ignorer. Il ne fallait surtout pas croiser leur regard. Ce genre de personnel – celui dédié au service des gens riches – était formé à détecter sur un visage la moindre manifestation de désir. Un tressaillement de sourcil, une vibration d'un coin de bouche dans leur direction, et voilà que vous les retrouviez pendus à vos chevilles, attendant un ordre jusqu'à ce que mort s'ensuive. Or, pour continuer de passer inaperçu, il valait mieux que personne ne s'intéresse à vos chevilles.

Cela faisait une semaine qu'Adam était au cœur de l'attention, et son caractère naturellement secret avait de plus en plus de mal à le supporter. Heureusement, il n'y en avait plus que pour quelques heures. Encore une soirée, une seule, et il pourrait s'en retourner dans l'ombre, là où il se portait le mieux. À mesure qu'il remontait le couloir aux murs clairs et au sol en damier blanc et marron, des bruits de fête s'élevèrent dans l'atmosphère feutrée de l'hôtel. Adam

ne put retenir un frisson. Au-delà du hall central, il devrait à nouveau plonger dans la fosse et danser avec les prédateurs sociaux et politiques qui lui tournaient autour depuis qu'il s'était planté devant la cathédrale de Monaco, trois heures auparavant. Il fallait dire que sa viande était tendre et que son front dessinait une cible parfaite.

Quand il passa sous la coupole du hall en vitraux géométriques supportant un immense lustre en cristal en forme de champignon renversé, ce fut comme s'il s'était mis à agiter un drapeau rouge au-dessus de sa tête. Chaque personne se trouvant à moins d'une quinzaine de mètres de lui le salua chaleureusement. Il n'en connaissait presque aucune. Étaient-ce des invités au mariage, ou de simples clients de l'hôtel ? Tellement de questions sans réponse. Ses pensées lui échappèrent, jusqu'à se focaliser sur une énorme chose végétale placée pile en dessous du champignon en cristal. Adam supposa qu'il devait s'agir à l'origine d'un bouquet de fleurs blanches, mais la circonférence de la structure était telle que ce ne pouvait être qu'un montage artificiel. Mère Nature n'aurait jamais supporté qu'une plante fût naturellement aussi grosse ni aussi disciplinée. Il n'y avait que l'Homme pour avoir aussi mauvais goût.

*Qui a eu l'idée d'un tel machin ?* ne put-il s'empêcher de s'interroger.

Certainement pas lui. Et encore moins Apolline. En ce qui concernait les préparatifs du mariage, aucun des deux n'avait eu son mot à dire, ni n'avait cherché à l'avoir. Il se demanda à laquelle de leurs mères respectives ils devaient donc cette décoration qui criait : « Nous sommes les rois du monde, bénissez nos traînes ! » Comme la réponse ne lui vint pas, Adam se résolut à poursuivre son chemin en direction de la salle où se déroulait le vin d'honneur. Une *petite* pièce de trois cents mètres carrés accueillait la cérémonie. Le plafond de style baroque était étouffé de moulures ocre et de lustres en cristaux suspendus, lesquels éclairaient inutilement la salle, car on était encore en plein jour. La décoration ne laissait aucune hésitation quant aux thèmes de la soirée : surenchère et démesure. En ce samedi de juin ensoleillé, les immenses fenêtres encadrées par des tentures au drapé de scène de théâtre baignaient les lieux d'une magnifique lumière. Mais le cristal des lustres qu'on s'était obstiné à allumer jetait sur le mobilier une sorte de pellicule dorée, comme si tout était plaqué or.

Il y avait foule. Au vin d'honneur, il fallait faire dans le protocole. Adam se surprit à envier sa jeune épouse qui avait pu s'isoler un moment dans sa suite afin de se repoudrer le nez et de calmer une horrible migraine. Pourquoi diable n'était-il familier ni de l'un ni de l'autre ?

L'un des convives surgit soudain devant lui.

— Seigneur, mon ami, où étais-tu passé ? Tout le monde te cherche.

— Pardon ? Je... Eh bien, en fait, je... Qu'y a-t-il ?

Adam fit un effort pour avoir l'air concerné par ce qu'avait à lui dire son ami d'enfance et témoin, Jacques Menestrel, car celui-ci paraissait terriblement ennuyé. Peut-être que, contre toute attente, un problème était parvenu à passer la vigilance intraitable du personnel de l'hôtel.

— Les macarons, annonça Jacques sur un ton exagérément lugubre. Les macarons ont disparu.

Rester sérieux ne fut pas une mince affaire pour le jeune marié.

— Je... Je ne sais pas quoi te dire. Nous avons des macarons ?

Ce n'était pas tant qu'Adam avait manqué d'intérêt pour son propre mariage, mais plutôt qu'il n'avait décidé de rien concernant la cérémonie. Cela impliquait donc qu'il ignorait ce qui composait le menu, et il ne lui était pas venu à l'esprit que cela puisse être important. Devant l'expression atterrée de son ami, le jeune homme sentit bien que c'était une mauvaise attitude.

— Une énorme pièce montée, expliqua Jacques en dessinant dans le vide la taille que devait faire l'œuvre culinaire. C'est apparemment l'élément essentiel de la partie sucrée du vin d'honneur. Enfin, je te dis ça, c'est ce que ta mère m'a expliqué. Elle m'a envoyé te chercher, et je ne vais pas te cacher qu'elle est dans tous ses états.

— D'accord, mais pourquoi venir me chercher, moi ?

Le silence qu'imposa son ami semblait signifier que ce n'était pas la question à se poser en pareilles circonstances.

— Non, je veux dire, pourquoi particulièrement moi, puisque je ne me suis pas du tout occupé du traiteur. J'ignorais qu'on avait des...

— ... macarons. Je ne sais pas, sûrement pour que tu ailles voir la direction de l'hôtel qui devait se charger de la réception, ou alors que tu demandes à Apolline.

— Laissons Apolline un peu tranquille, elle a mal à la tête. Et puis elle n'en saura pas plus que moi.

— Tu en es certain ?

— Absolument. Ma mère espère toujours que je devienne aussi *persuasif* que mon père, c'est pour ça qu'elle t'a envoyé me chercher. En vérité, tout ça n'est pas très grave. Ce n'est que de la pâtisserie.

— Je serais curieux de te voir le lui expliquer.

Adam rendit les armes.

— Bon, d'accord, je vais essayer de trouver le... le...

— Le type qui s'occupe de la coordination du mariage dans l'hôtel ?

— Voilà, cet homme-là, et je vais voir si on peut résoudre l'*horrible* affaire des macarons.

— Au passage, prévient celle qui t'a mise au monde, je ne veux pas avoir de problème. On s'en prend toujours au messenger.

— Si je passe une demi-heure à chercher ma mère au milieu des convives, le problème n'est pas près de se régler.

— Oh non, mon ami, tu ne m'entraîneras pas sur ce terrain. Madame Bélanger est là-bas, à côté de ta belle-mère dont on ne peut rater l'énorme chapeau jaune parce qu'il est taché du sang de ceux qu'elle a éborgnés en passant trop près d'eux.

Adam poussa un soupir à fendre l'âme. Il adorait sa mère, elle était la femme qui comptait le plus dans sa vie, mais cela ne l'empêchait pas de reconnaître ses travers, dont le plus marquant était son besoin irréprensible de contrôle et de perfection.

— D'accord, d'accord, je vais lui dire, abdiqua le jeune marié, dont la mine virait à celle du chien battu.

— Les joies de l'organisation du mariage.

— Je saurai te les rappeler quand on te passera la corde au cou.

— Crois-moi, ça n'arrivera pas de si... Attends, mais je rêve !

L'attention de Jacques se fixa brusquement sur un point précis au milieu des invités. Adam eut beau regarder dans la même direction, il ne vit rien qui fût digne d'un aussi grand intérêt.

— Quoi ? interrogea-t-il, piqué par la curiosité.

— Ce n'est pas un macaron qu'il est en train de manger ?

En faisant un gros effort pour se rappeler à quoi pouvait ressembler ce fichu gâteau, le tout jeune marié balaya la foule d'un regard acéré. Comme il mettait un certain temps à réagir, son



voisin pointa discrètement le doigt en direction d'un homme en particulier. Même à cette distance, impossible de manquer le fait que l'inconnu tenait effectivement un macaron dans sa main.

— Eh bien voilà, mon ami, lâcha Adam avec soulagement, je crois que nous avons élucidé l'affaire. Allons lui demander où il se l'est procuré.

— Invité par ta famille, ou celle d'Apolline ? questionna Jacques en lui emboîtant le pas.

— Les deux.

Une fois à la hauteur de sa cible, Adam afficha un sourire mondain impeccable.

— Bonjour, maître Fauconnier, entama-t-il. Je suis heureux que vous ayez pu venir.

— *Évariste*, corrigea l'invité. Et je n'aurais raté cet événement pour rien au monde. Je n'ai pas eu l'occasion de vous féliciter à l'église, alors laissez-moi le faire maintenant : toutes mes félicitations à vous et à votre charmante épouse. Je vous souhaite un immense bonheur à tous les deux.

— Merci beaucoup. Je vous présente mon meilleur ami, Jacques Menestrel. Jacques, Maî... Évariste Fauconnier, un ami de la famille qui, de plus, se trouve être notre notaire. Il s'est occupé du contrat de mariage.

— Ah, je vois, enchanté de vous rencontrer, salua Jacques.

— Vous allez sûrement trouver ma question un peu idiote, mais puis-je vous demander où vous avez mis la main ce macaron ?

— Oh, l'affaire des macarons, résuma le notaire d'un air entendu qui surprit beaucoup ses interlocuteurs.

— Comment savez-vous qu'il y a une *affaire* ? s'étonna Jacques.

— Sans grand mérite. Votre mère, Adam, a résumé l'incident à toute l'assemblée, et, en allant régler un problème à l'accueil, j'ai remarqué qu'une énorme pièce montée faite de macarons avait été portée dans la salle du dîner. J'ai supposé qu'ils avaient confondu vin d'honneur et réception du soir, car on ne sert pas ce genre de dessert à un repas de noces, n'est-ce pas ?

Les deux jeunes hommes échangèrent un regard dubitatif. Ils ignoraient totalement le protocole de bienséance à tenir en matière de pâtisseries. Aussi le crurent-ils sur parole.

— Ne vous inquiétez pas, rassura Évariste, dès que votre maître de cérémonie aura constaté le problème, il la fera rapatrier ici.

— Comme souvent, nota Adam avec un immense sourire, il suffit de vous demander. Voilà qui va sauver le mariage.

— Le diable se cache souvent dans les sucreries, mon ami, ironisa le notaire avec un air mystérieux.

Jacques et Adam prirent congé du notaire le cœur bien plus léger. Le drame ayant été évité, ils décidèrent d'aller se servir un verre. Ils remontèrent vers les serveurs, en se frayant difficilement un chemin dans la foule des personnes qui submergeaient le marié de félicitations. Alors qu'ils avaient presque atteint le bar, ils furent arrêtés par Lucette Bartoli, la tante de la mariée. Malgré le fard à joues bien trop rose pour être élégant, elle était étonnamment pâle.

— Adam, mon garçon, articula-t-elle avec une grande difficulté et comme si son souffle ne parvenait pas à se caler sur sa voix, il... il faut que tu me suives. Il... Il y a un problème.

Le jeune homme ne put s'empêcher de lever les yeux au ciel. Sa famille et celle de sa femme partageaient toutes deux un sens aigu du drame et de la mise en scène. Parfois, cela pouvait être distrayant, de temps en temps, c'était drôle, mais le plus souvent cela usait les nerfs.

— Je vous assure que tout va bien, maintenant. L'incident des macarons est clos. Jacques et moi nous en sommes occupés.

Lucette ne sembla pas comprendre de quoi il parlait. Pire, la réponse de son neveu par alliance la plongea dans un profond malaise. Sa lèvre trembla comme si elle s'apprêtait à pleurer.

— Qu'y a-t-il ? interrogea Adam, soudain très inquiet.

— C'est... C'est Apolline...

— Eh bien, quoi ? Apolline ?

— Il s'est passé une chose horrible... Elle...

Brutalement secouée par un sanglot irrésistible, la tante ne put délivrer l'information cruciale, ce qu'elle avait pourtant juré de faire.



19 JUIN 1952, HÔTEL DE PARIS MONTE-CARLO,  
SUITE DE LA MARIÉE, 19 H

Quand Anatole Bélanger fut averti par son ami Maurice Granger qu'il y avait un problème avec l'épouse de son fils, il n'imaginait pas que le mot « problème » puisse prendre ce sens.

Au quatrième étage de l'hôtel, dans la suite somptueuse louée pour la mariée et ses proches, le *problème* lui sauta à la figure aussi violemment qu'un chien enragé. Au milieu de la pièce se trouvaient quatre personnes : les parents de la mariée, bizarrement soudés l'un à l'autre, la mariée assise devant une coiffeuse et dos à la porte, ainsi que l'une des demoiselles d'honneur. Face à ce tableau qui donnait l'impression d'en figer les protagonistes, Anatole comprit immédiatement que quelque chose clochait. Ce qu'on voyait n'était pas *exactement* le reflet de la réalité.

Hyppolite et Yvette Bartoli, les parents d'Apolline, n'étaient pas enlacés, ils se battaient. Les personnes n'étaient pas *figées*, elles étaient tétanisées par l'effroi.

Malgré son imposante carrure, Hyppolite ne parvenait pas à contenir les gesticulations de sa femme. Et pourtant, ce n'était qu'une minuscule créature dont la silhouette rappelait vaguement celle d'un bouchon de champagne. Elle ne devait pas peser plus de quarante-cinq kilos. Mais la rage qui émanait de cette petite bonne femme était d'une telle intensité qu'elle lui donnait une

force surhumaine. Son époux avait beau tenter de la ceinturer pour étouffer sa colère, elle se cabrait si fort qu'il n'arrivait pas à garder son équilibre. Un cri déchirant ayant pris directement naissance dans les entrailles d'Yvette éclata brutalement dans l'air et glaça le sang de tout l'auditoire. C'était le genre de son qu'un être humain ne poussait qu'une ou deux fois dans sa vie.

Anatole n'était pas un homme impressionnable. Il faisait partie de ces organismes à sang froid qui ne bougent qu'en cas d'ultime nécessité. Aussi la réaction démesurée et irrationnelle d'Yvette ne fut-elle pas de nature à le perturber. Néanmoins, elle le renseigna sur la gravité d'une situation qui lui échappait toujours. Il interrogea du regard son ami Maurice, lequel se contenta de lui désigner la mariée. L'immobilisme de cette dernière, nonchalamment assise devant le miroir, apparut soudain aux yeux d'Anatole comme une chose particulièrement dérangement. Il avança lentement vers elle, prenant soin d'atténuer le bruit de sa canne sur le sol. À cet instant précis, il était loin d'imaginer ce qu'il allait découvrir.

Dès qu'il fut à la hauteur de la jeune fille, il comprit qu'elle était morte. Il y avait une sorte de mollesse inhumaine dans la façon dont le corps tenait assis, le buste légèrement tassé sur lui-même et les épaules anormalement affaissées. Les avant-bras reposaient lourdement sur les cuisses, telles deux bûches, et le voile recouvrait son visage, comme à l'église. Un détail alerta le sens aigu de l'observation d'Anatole. *Quelle chose sous le voile.* Il y avait *quelque chose d'anormal* sous le voile.

Quand il saisit délicatement un pan du tulle qui retombait sur les épaules de la jeune mariée, Yvette poussa un gémissement de bête mortellement blessée. Sa réaction ne troubla pas Anatole, au contraire de ce qui suivit. Lorsqu'il découvrit le visage d'Apolline, il fit un pas en arrière. En lieu et place du joli minois de la jeune femme, il ne restait plus qu'un amas de chair brunâtre et boursouflée. Les yeux avaient disparu au profit de deux cavités sombres, tout comme les gencives, les oreilles et une partie de la joue droite. Seules les dents étincelaient dans un blanc éblouissant au milieu de la noirceur.

— Mais que... que s'est-il passé ? demanda Anatole à qui voudrait bien lui répondre dans la chambre.

— Personne ne sait, indiqua Maurice. C'est mademoiselle Verdier qui a découvert le corps, il y a quelques instants.

— Qui ?

— Moi, intervint la demoiselle d'honneur d'une voix à peine audible. C'est moi qui... qui...

Elle plaqua brusquement les mains devant sa bouche, et personne ne sut si c'était pour retenir un sanglot ou pour s'empêcher de vomir. Probablement l'ignorait-elle aussi.

— Où est Adam ? poursuivit Anatole.

— Il ne devrait plus tarder, on l'a fait appeler dès que nous avons su.

Pour Anatole, Maurice était bien plus qu'un ami fidèle. Il était son ombre projetée. Bien que d'un milieu social radicalement différent, les deux hommes avaient plus ou moins été élevés ensemble. Physiquement, Maurice avait la taille et la consistance d'un petit immeuble en brique, des mains anormalement noueuses aussi larges que des plaques d'égout, et des jambes courtes et légèrement arquées. Même son visage était rectangulaire, comme si le tout avait été pensé pour ne jamais vaciller. Il était tout le contraire d'Anatole, dont l'allure longiligne, les traits émaciés, les yeux un peu globuleux et le nez aquilin lui donnaient l'air d'un vautour toisant le monde du haut de sa branche décharnée.

Maurice était un homme pragmatique et assez peu enclin à l'émotion, en dehors de la colère, de temps à autre. Pour cet esprit cartésien, chaque situation commandait une action, et, si ce n'était pas le cas, alors cela ne valait pas la peine de s'y attarder. Aussi décida-t-il de revenir à l'essentiel en indiquant discrètement à son ami qu'il fallait s'occuper des parents avant qu'ils n'ameutent tout l'hôtel. Anatole comprit les recommandations silencieuses de son acolyte. Il s'approcha du couple Bartoli et plaça une main glacée sur l'épaule d'Hyppolite.

— Je vous en prie, il ne faut pas rester ici.

— Et... Et... où vo... voudriez-vous que j'aille ? Loin de ma fille ? C'est cela ?

La voix d'Hyppolite était hachée, brisée. Cet homme qui, deux heures auparavant, lors du vin d'honneur, avait prononcé un discours lyrique et puissant semblait à présent savoir à peine comment parler. Anatole comprit qu'il ne pourrait aller plus loin dans la communication avec lui. Il opta pour un autre angle d'attaque :

— Il faut penser à votre femme, mon ami. Je me charge du reste.

La voix d'Anatole s'était faite douce, veloutée, presque hypnotique. Il y avait certainement un peu du serpent dans la façon qu'il avait parfois d'interagir avec son prochain. Dans certaines situations, cette qualité présentait quelques avantages. Comme lorsqu'on voulait endormir la vigilance de quelqu'un. Hyppolite tourna des yeux débordants de douleur vers son épouse, dont le corps sursautait à chaque nouveau sanglot.

— Je... Oui, d'accord. Où...

— Il me semble que nous avons réservé plusieurs autres chambres pour les invités à cet étage, n'est-ce pas ?

Anatole s'adressait à la demoiselle d'honneur, qui tremblait comme une feuille, les yeux perdus dans la vague. Il dut se répéter pour qu'elle entende et comprenne enfin que le message lui était destiné.

— Oh oui, oui, répondit-elle, soulagée d'avoir enfin une raison de quitter la pièce. Je sais lesquelles. Suivez-moi, je vais vous y conduire.

Lorsque Hyppolite fit avancer sa femme en direction de la sortie et que le corps de sa fille entra à nouveau dans son champ de vision, il hésita. Anatole le remarqua et vint se placer juste devant. Il insista :

— Faites-moi confiance, il n'est pas sain que vous restiez ici. Croyez-moi, ce n'est pas votre petite fille. Cette chose n'est *plus* votre petite fille.

Hyppolite acquiesça dans une sorte d'état second, puis entraîna sa femme vers le couloir. En réalité, il la portait plus qu'il ne la guidait, car la pauvre femme avait cessé de hurler, de gémir ou de faire quoi que ce soit. Elle n'était plus qu'une vieille souche qu'Hyppolite déplaça jusqu'à l'une des chambres réservées à la famille.

Une fois seuls, Anatole et Maurice échangèrent un regard sombre.

— Les secours et la police ont-ils été appelés ? demanda le premier.

— Non, je ne pense pas. Je suis arrivé en même temps qu'Hyppolite et madame Bartoli, et je ne crois pas que la petite demoiselle ait été en état de le faire.

— Bien.

— À quoi penses-tu ?

Anatole se rapprocha du cadavre d'Apolline. Il demeura silencieux pendant de longues secondes.

— Ce n'est pas quelque chose qu'on voit tous les jours, finit-il par dire sur un ton absent. Ça non.

Adam fit brusquement son entrée, suivi de près par la tante de la mariée et son ami Jacques. Le jeune homme s'étonna de tomber sur son père et Maurice. L'expression de son visage passa de l'inquiétude à la crainte prononcée.

— Que... se passe-t-il ? Apolline ?

— Maurice ! ordonna Anatole.

Son ami d'enfance vint barrer la route à Lucette et à Jacques.

— Je vous en prie, ne rentrez pas. Inutile de vous infliger ce spectacle, conseilla-t-il, poliment mais fermement.

— Pardon ? s'étonna Jacques.

— Attendez dehors, nous vous expliquerons tout dans quelques instants.

— Pardon ? s'offusqua Lucette. Je vous en prie, laissez-nous pa...

— Madame, coupa Maurice, vous serez plus utile auprès de votre sœur. S'il vous plaît.

Il clôtura la conversation en fermant la porte de la chambre. Resté à l'intérieur, Adam balaya rapidement la pièce du regard, jusqu'à apercevoir Apolline.

— Apolline ? appela-t-il, avant de s'élaner vers elle.

Maurice lui saisit le bras pour le retenir. Adam eut un mouvement de recul et de défiance. Tout dans son être exprimait un puissant ressentiment envers l'ami de son père.

— Père ?

— Je suis désolé, mon fils.

Maurice libéra Adam, qui s'élança vers son épouse. Au moment de s'accroupir à son niveau, il lâcha un hoquet d'effroi qui le déséquilibra et le fit tomber sur les fesses.

— Oh... mon... Dieu... Je... Qu'est-ce que... App...

Il se mit à suffoquer.

— Qui est-ce ? demanda-t-il en essayant en vain de se relever. Ce n'est pas Apolline... Ça ne peut pas être elle.

— Je crains que si, répondit son père.

— Non ! s'emporta Adam. Non ! C'est sa robe, oui, mais ça... cette chose dedans, ce n'est pas Apolline, non !

Anatole fit signe à Maurice de le prendre en charge. C'était ainsi depuis qu'ils avaient dix ans : Anatole ordonnait, Maurice exécutait. Et depuis plus de quarante ans, leur duo fonctionnait à merveille. L'exécutant se dirigea donc vers Adam, lequel se redressa d'un bond, comme pour lui couper l'herbe sous le pied.

— Reculez ! tonna Adam. Vous n'allez pas me faire sortir d'ici, comme les autres ! Il s'agit de ma... ma femme. Vous allez me dire ce qui lui est arrivé, maintenant !

— Nous l'ignorons, Adam, avoua Maurice en tentant d'adoucir sa voix rauque.

— Comment ça ? Mais elle est... elle est... On dirait qu'elle a été brûlée vive et... Oh, non, je crois que je vais...

Adam se précipita dans les toilettes et, quelques secondes à peine après les avoir atteintes, se mit à vomir tripes et boyaux. Demeurés dans la chambre, Anatole se rapprocha de Maurice.

— Il faut appeler la police, nous avons déjà trop attendu, conseilla le premier.

— Entendu. Mais une fois que tu l'auras fait, il va falloir reprendre le contrôle des choses.

— C'est-à-dire ?

— Fais venir Fauconnier et son collaborateur.

Maurice passa sa grosse main tordue sur son menton. Il réfléchissait, ce qui ne lui donnait pas spécialement l'air intelligent. Anatole cala sa canne contre une chaise et s'assit. Se tenir debout trop longtemps finissait par lui provoquer de violentes décharges dans la jambe.

— Nous n'avons pas le choix, confia-t-il à voix basse pour que son fils n'entende pas. Ce n'est pas le moment que quelqu'un s'intéresse à nos affaires.

— Et tu penses que c'est une meilleure idée que *lui*, s'y intéresse ?

— *Lui*, a fait vœu de silence.





Isabeau s'approcha de ce qui fut autrefois un visage. Depuis que le jeune homme travaillait pour Sainte-Cécile, ou plus exactement depuis qu'il travaillait avec Évariste, il en avait vu, des choses dégoûtantes, suintantes et sanguinolentes, mais cet horrible masque boursoufflé restait un spectacle difficilement soutenable. Il avait du mal à superposer l'image de la belle mariée sortant de l'église, quelques heures auparavant, son corps baigné dans cette incroyable lumière méditerranéenne, et celle de l'amas de chair noirâtre et calcinée qu'il avait à présent devant les yeux. Le plus étonnant dans ce spectacle déjà fort peu conventionnel était que, si le corps entier de la défunte était noirci de brûlures, la robe quant à elle était parfaitement intacte. Le blanc soyeux du tissu ressortait d'autant plus que le corps était de couleur brune et, aux endroits où il touchait la chair carbonisée, il paraissait irradier.

— C'est une chose bien singulière, mon ami, déclara Évariste, le nez collé sur la robe du cadavre, comme s'il avait voulu compter les minuscules fleurs brodées dessus.

— Ça, c'est certain. On dirait qu'elle a pris feu de l'intérieur, renchérit Isabeau en dégageant le voile des épaules de la défunte pour constater que les brûlures étaient présentes sur toute la surface du corps.

— Les gants ne sont pas du tout assortis à la tenue.

Avec le temps, Isabeau ne se formalisait plus des chemins tortueux que prenaient les raisonnements de son mentor. Évariste s'attachait aux détails que personne ne voyait et qui n'avaient jamais aucun rapport à l'instant précis où ils étaient relevés. Mais il se produisait des liens étonnants dans les connexions de son cerveau, et cela lui permettait de comprendre des choses que les autres ne comprenaient pas.

— Avez-vous remarqué que nous sommes peut-être face à un cas de combustion spontanée ? persista Isabeau en parlant plus doucement pour ne pas rajouter au drame.

— Est-ce qu'elle portait des gants, à la sortie de l'église ? J'ai un doute.

— Je... Je n'en sais rien.

— Ce n'est pas grave, mon cher, vous restez heureusement très beau.

Le jeune homme inspira profondément :

— Cette jeune femme est morte brûlée vive. Aucun signe de combustion sur elle ou autour d'elle.

— En êtes-vous certain ?

Évariste sortit de sa veste un stylo et une loupe. Avec une infinie précaution, il se servit de la pointe du crayon pour faire bâiller le tissu des gants au niveau des poignets.

— Si vous acceptiez de décoller vos yeux de ces gants une petite minute, reprit Isabeau, vous constateriez tout comme moi que la peau de cette pauvre malheureuse est gravement brûlée, contrairement à sa robe. Ce qui est certain, c'est que ça ne ressemble pas à des brûlures de contact. On dirait des lésions dues à des produits chimiques, ou peut-être à de l'électricité... Mais il y aurait des traces aussi sur la robe. C'est très étrange.

— Depuis que vous avez commencé votre médecine, c'est fou ce que vous parlez.

— Elle a brûlé de l'intérieur, répéta Isabeau en faisant les gros yeux.

— Et j'avais entendu la première fois, répliqua son interlocuteur en pinçant ses lèvres d'un sourire en biais.

Évariste se redressa et fixa la personne qui l'avait fait venir dans la chambre.

— Combien de temps est-elle restée seule dans cette pièce ?

— Je ne sais pas exactement, répondit Anatole. D'après la demoiselle d'honneur qui a trouvé le corps, elle s'était éclipsée depuis à peine plus d'une demi-heure. Apparemment, elle souffrait d'une migraine depuis la sortie de l'église et souhaitait se reposer avant la soirée.

— Et personne ne sait si quelqu'un lui a rendu visite pendant cette demi-heure.

— Non, en effet. Cependant, il y a toujours du mouvement dans le couloir. Nous avons loué presque toutes les chambres de l'étage. Je ne crois pas qu'un inconnu errant par ici aurait pu passer inaperçu.

— Et si cet inconnu portait l'uniforme du personnel de l'hôtel ?

Anatole ne répondit rien. Son expression confirma qu'Évariste venait de marquer un point.

— Dois-je comprendre que si vous m'avez fait monter pour constater les circonstances de la mort de votre belle-fille, vous envisagez de faire appel à nos services ?

— Je n'ai pas encore pris de décision, avoua Anatole en durcissant le ton. Je suis un homme qui ménage toutes ses options. Quand la police sera là, j'en aurai beaucoup moins.

— Je comprends.

Maurice ouvrit brusquement la porte de la chambre et la referma aussitôt.

— Les forces de l'ordre sont ici, annonça-t-il avec froideur.

Anatole interrogea Évariste du regard.

— Nous avons terminé, répondit ce dernier en rangeant stylo et loupe.

— Vous êtes sûr ? demanda Isabeau à voix basse.

— Oui, j'ai compris, elle a pris feu de l'intérieur.

— Je vous recontacterai très rapidement, selon la décision que j'aurai prise, indiqua Anatole en ouvrant une autre porte, qui donnait sur la salle de bains, laquelle communiquait directement avec une seconde suite située de l'autre côté.

— Et celle de monsieur Bartoli, nuança Évariste. Je suppose, puisqu'il s'agit de sa fille, que la décision viendra de vous deux.

— Bien sûr. Hyppolite et moi parlons d'une même voix.

— Une dernière chose, cependant, avant de partir. Connaissez-vous une personne dont les initiales sont « OS » ?

— « OS » ? répéta Anatole en fixant Maurice, qui ne réagit pas plus. Non, cela ne me dit rien. Pourquoi ?

— Parce que ce sont les initiales qui sont brodées à l'intérieur des gants que porte Apolline. Or AB n'a jamais fait OS, même avec beaucoup d'imagination.





19 JUIN 1952, HÔTEL PARTICULIER DU 22 RUE SÉGUIER,  
PARIS, 3 HEURES DU MATIN

**S**iloé Leveneur avait toujours aimé le bruit que produisaient les talons de ses chaussures sur le marbre. Et plus il était précieux, plus elle trouvait le son mélodieux. C'était un de ces détails auquel elle accordait une importance démesurée. Pour elle, tout n'était que musique : le son de la pluie contre les vitres, le crépitement du feu dans la cheminée, l'eau qui bout dans la casserole.

Petite, elle avait voulu être ballerine. Et pendant un temps, elle avait imaginé que c'était possible. Qu'une gosse plus ou moins orpheline jouant dans les quartiers ouvriers crasseux pouvait toquer à la porte de l'Opéra de Paris et devenir danseuse étoile. Mais un matin gris, sale et poussié, un matin pareil à tous les autres, elle avait compris que le monde ne marchait pas ainsi. Alors, la gamine *grise, sale et poussié* s'était demandé si la Providence avait été assez généreuse pour lui octroyer quelques dons utiles. L'avenir allait lui prouver que, dans certains domaines, elle était extraordinairement *douée*. Cependant, de ce rêve oublié de petite fille lui était resté une démarche de danseuse qu'elle avait mis des années à travailler devant le miroir, tandis que ses camarades de jeu chassaient les chats et les rats dans la rue.

Cette nuit-là, le chauffeur de son futur client était venu la chercher directement chez elle pour l'amener dans un magnifique hôtel particulier datant du XVII<sup>e</sup> siècle, rue Séguier. Ce n'était pas

un procédé rare, dans son métier. Sa clientèle était naturellement pétrie de mystère et de paranoïa. Cela faisait partie du protocole, auquel elle se pliait docilement. Très tôt, elle avait compris que, dans un univers gouverné par les hommes, il fallait apprendre à jouer leur jeu, avec des cartes truquées, si possible.

À peine avait-elle mis les pieds dans une première pièce aux murs bleu roi et au carrelage de marbre noir et blanc que deux hommes prirent le relais du chauffeur.

*Tiens, pensa-t-elle, il va falloir envisager le tarif de groupe.*

— Mademoiselle Leveneur, entama le plus petit des deux hommes, une créature chétive au teint cireux et au regard de fouine, merci d’être venue si vite.

— Cela paraissait urgent, répondit Siloé en prenant la main que lui tendait son interlocuteur.

— Urgent et... et...

Le second individu, qui cherchait en vain ses mots, était l’exact opposé du premier : grand, charpenté, tout en rondeurs et en couleurs. Siloé remarqua qu’en plus de l’hésitation, quelque chose n’allait pas dans sa voix, comme des fausses notes à répétition dans le morceau de courtoisie qu’il lui servait.

— Et ? répéta-t-elle d’une voix douce.

— Voyez-vous, reprit la petite fouine, il s’agit de quelque chose de très délicat.

— Si j’ai bien compris l’identité du client, cela me paraît effectivement fort délicat. Cependant, je suis loin de manquer d’expérience dans ce domaine.

— Non, ce n’est pas ça... Je ne doute pas qu’une femme qui a, disons, vos *talents* doit avoir l’habitude d’être confrontée à toutes sortes de demandes.

— Des demandes un peu... extrêmes, poursuivit son acolyte, dont les couleurs du visage s’affadissaient à vue d’œil. Mais je crois que ce n’est rien comparé à ce que nous nous apprêtons à vous dévoiler. Nous devons être certains que vous ne fuirez pas.

— J’ai toujours veillé à satisfaire mes clients et, que je sache, aucun d’entre eux ne s’est jamais plaint de mes services.

— En effet, votre réputation est irréprochable.

— Si vous me conduisiez à celui dont je vais prendre soin, messieurs ? Votre temps comme le mien est précieux et coûte cher.

Les deux hommes acquiescèrent en silence et ouvrirent la voie. Ils traversèrent une première salle à manger dans des tons doux d'amande et d'or, puis une bibliothèque dans laquelle aucun livre n'avait dû être lu depuis plusieurs décennies. Les pièces se succédaient les unes derrière les autres, les précédentes débouchant sur les suivantes, sans discontinuer. En vérité, Siloé ne s'habitait toujours pas aux demeures historiques d'un tel standing. Elle avait à chaque fois l'impression de se trouver dans un musée sans avoir payé son entrée et, même si son visage de porcelaine ne laissait jamais transparaître aucune émotion, elle restait la petite fille des quartiers pauvres admirant les vitrines de certains magasins.

Les individus qui l'avaient accueillie ralentirent leur pas. À quelques mètres devant, la jeune femme aperçut trois autres hommes. Deux gardes du corps, et probablement un agent de la DST. Avec le temps et l'expérience, elle savait les identifier rien qu'au son de leur respiration et à la façon dont ils se tenaient. Les noms des services de renseignement changeaient au gré des événements, mais le métier restait le même, et l'hypervigilance qu'il exigeait se repérait de loin pour qui savait la regarder. Plantés en sentinelle devant une porte fermée, les hommes de main en gardaient le passage. Mais un geste discret de la fouine suffit à les faire s'éloigner.

— Je compte sur votre professionnalisme, exigea ce dernier avant d'ouvrir la porte.

La pièce était une chambre aux murs jaune et vert dans laquelle trônait un lit à baldaquin immense. Le regard de Siloé balaya rapidement la scène. Mentalement, elle se mit à noter ce qu'elle voyait. Il y avait quatre hommes en tout. Deux placés devant le lit, costume noir, cravate impeccable mais traits fatigués, un autre se tenant à une chaise, une auréole de vomi à ses pieds, et enfin un dernier, assis à même la moquette en position fœtale et uniquement vêtu d'un pantalon. L'air était vicié, et pas seulement en raison du dîner régurgité au sol. Non, il y avait une autre odeur, une odeur que Siloé connaissait bien.

Portant son attention sur les deux hommes se trouvant devant le lit, la jeune femme comprit qu'ils cachaient quelque chose.

— S'agit-il de monsieur le secrétaire d'État ? interrogea Siloé de sa voix hypnotique et mélodieuse.

— Non..., répondit la fouine avant d'indiquer à ses collaborateurs de s'écarter.

Sur la couche se devinait la forme d'un corps recouvert par un drap qui à l'origine devait être de couleur beige. D'énormes quantités de sang maculaient le tissu en arabesques régulières, comme une peinture abstraite. La plupart des taches se concentraient sur la zone supérieure du corps et contre la tête de lit.

— Prête ? s'enquit la fouine.

— Je l'ai toujours été.

L'homme qui se trouvait le plus près souleva le drap et découvrit ce qui restait du corps d'une jeune femme à la peau brune. À première vue, Siloé nota que le visage renversé en arrière et noyé par une chevelure ébène pleine de frisottis était intact. C'était la seule chose. Le reste du corps entièrement nu avait été considérablement mutilé, plus spécifiquement au niveau des seins, de l'abdomen et de l'entre-cuisse. Le visage de Siloé n'exprima aucune émotion particulière.

— Puis-je ? sollicita-t-elle en indiquant d'un geste gracieux qu'elle souhaitait approcher du cadavre.

— Je vous en prie, ma chère, vous êtes là pour ça.

De plus près, les plaies béantes donnaient l'impression qu'on avait violemment arraché des pans entiers de chair. Un sein s'était presque désolidarisé du buste et pendait horriblement sur le matelas. Le ventre n'était plus qu'une sorte de bouillie d'où sortait par endroits une chose visqueuse vaguement ondulée. Une auréole brunâtre se trouvait à la place du pubis, et les mutilations s'arrêtaient brusquement à cet endroit. Les longues jambes parfaitement fuselées ne portaient en effet aucune trace de blessures.

*Quelle beauté elle a dû être, pensa Siloé.*

Elle ouvrit son sac, ce qui crispa immédiatement les hommes. Elle les rassura en leur montrant l'objet qu'elle venait d'en sortir : une loupe. L'orientant au-dessus des parties les plus abîmées de la dépouille, Siloé entama une longue et méticuleuse inspection. Au bout d'un moment interminable, elle s'adressa à l'auditoire :

— Je crois qu'il est grand temps que vous m'expliquiez comment le corps de cette malheureuse s'est retrouvé couvert de morsures. De morsures humaines.

La fouine soupira tout en détournant son regard dans la direction de l'homme qui se trouvait assis derrière le lit en position



fœtale et qui n'avait pas bougé d'un cil. Siloé comprit. Quand elle s'approcha de lui, il se mit à se balancer d'avant en arrière, sans toutefois lever le nez vers elle.

— Faites attention, l'avertit l'un des hommes. Nous lui avons donné un puissant sédatif, mais j'ignore si c'est suffisant. En fait, j'ignore... j'ignore ce qui lui est arrivé. Il n'a pas prononcé un seul mot depuis que son garde du corps nous a alertés.

— Rassurez-vous, ce n'est jamais qu'un homme.

Siloé s'accroupit face à celui que tous désignaient comme l'auteur du carnage. Une fois assez près pour l'observer, elle jugea qu'il devait avoir la vingtaine. On lui avait essuyé la bouche à la vavite, et son torse ainsi que ses mains étaient couverts de sang. La présence de Siloé ne déconcentra pas le jeune homme, car il continua de se balancer en marmonnant des choses incompréhensibles.

— Que dites-vous ? demanda doucement Siloé, tout en tendant le visage vers lui.

— Vie... encore...

— Répétez, s'il vous plaît.

— J'ai... encore...

La voix du garçon perça soudain l'air en un hurlement puissant et déchirant. Il cria de toutes ses forces le mot « envie ». Puis, comme s'il avait rompu le barrage entre ses pensées et sa parole, il ne s'arrêta plus :

— J'ai encore envie ! Pitié, arrêtez-moi ! Pitié !

Deux hommes se précipitèrent sur lui, le ceinturèrent, et l'immobilisèrent en le plaquant au sol. Il ne se débattit pas longtemps, et sa rage fit rapidement place à de la douleur. Des sanglots remplacèrent les cris, et finalement, au bout de longues minutes, il ne prononça plus aucun mot. Si Siloé ne donna pas l'impression d'être perturbée par la violente réaction du jeune homme, elle avait néanmoins bondi souplement sur ses pieds pour se tenir à bonne distance. Son regard s'était durci.

— Qui est-il ? De toute évidence, il ne s'agit pas du secrétaire d'État à la Guerre, comme vous l'avez indiqué au téléphone. Mais il doit être important, sinon vous n'auriez pas fait appel à Sainte-Cécile, n'est-ce pas ?

— C'est son fils.

— Poursuivez.

— Il y a deux heures, son garde du corps nous a appelés en catastrophe. Lorsque nous sommes arrivés, le garçon était dans cet état, exactement dans la position dans laquelle vous le voyez, et elle, enfin... Elle était morte. Nous avons compris qu'il avait tenté de... enfin que vraisemblablement, il a essayé de...

— De la manger ?

— Il doit y avoir une autre explication. Comprenez bien, ce jeune homme n'a jamais posé de problèmes. C'est un garçon très calme qui n'a pas de vices connus.

— À part celui de consommer des prostituées. Car c'est bien ce qu'elle est, n'est-ce pas ? Les bas de soie sur la chaise, le porte-jarretelles en dentelle noire sous le coussin, et ce parfum capiteux...

— Je n'appellerais pas cela un *vice*.

— Non, c'est vrai, dans votre monde, c'est un passe-temps. Comme le tennis.

— Nous ignorons ce qui lui est arrivé, enchaîna la fouine sans relever, mais il ne peut s'agir que d'un coup de folie. Personne de sensé ne peut faire ça à un autre être humain, n'est-ce pas ?

— Oh, vous seriez surpris des choses incroyables qu'une *personne sensée* est capable de faire.

Siloé marqua une pause qui lui permit de sortir de son sac un élégant étui à cigarettes en or. Elle en alluma une et prit un instant de réflexion. L'auditoire était suspendu à ses lèvres.

— J'imagine que vos services de nettoyage sont déjà en route.

— Nous les avons appelés dès l'instant où nous avons été assurés que vous viendriez. Comprenez, une telle... chose ne peut s'ébruiter. Pour le bien de l'État. Nous sortons à peine d'une crise gouvernementale, le président vient tout juste de prendre ses marques, et les émeutes communistes d'il y a un mois continuent de fragiliser le gouvernement.

— Le cannibalisme ferait effectivement tache dans le prestige de la France, ironisa la jeune femme, dont la douceur du ton tranchait avec la teneur des propos.

— Nous devons absolument savoir ce qui a poussé un garçon sans histoire à de telles extrémités, mademoiselle Leveueur. Nous devons nous assurer qu'il ne s'agit pas là d'une attaque contre le secrétaire d'État à la Guerre, et donc contre la France, et qu'il s'agit juste de...

- D'un coup de folie ?
- Tout risque doit être écarté, et nous prendrons les mesures qui s'imposent selon la nature de vos conclusions.
- Et qu'en dit son père ?
- Je vous parle en son nom.
- Bien sûr.

Siloé fit signe à l'un des gardes, qui s'avança vers elle comme tiré par une force invisible. C'était l'un de ses nombreux dons. Elle pouvait tout demander aux hommes, et très peu lui résistaient. Elle tendit son mégot à l'agent du gouvernement pour s'en débarrasser, avant de poursuivre :

- Voilà une affaire bien épineuse.
- Votre prix sera le nôtre.
- Je n'en doute pas.

Après avoir une nouvelle fois laissé planer un silence, Siloé reprit :

- Je n'étais pas votre premier choix, n'est-ce pas ?
- Je ne vois pas ce que vous voulez dire, se défendit la fouine.
- Vous mentez. Je sais toujours quand un homme ment. Vous l'avez demandé, *lui*, d'abord.

— Maître Fauconnier a peut-être été cité par le secrétaire d'État, mais nous étions plusieurs à penser que vos talents spécifiques et votre nature étaient, comment dire..., plus *adaptés* à la situation.

- Parce que je tue plus facilement et plus souvent que lui ?
- En partie.
- En cela, très cher, vous êtes bien mal renseigné.

*Pour découvrir la suite d'À présent, vous pouvez enterrer la mariée et commander le roman, [suivez le guide](#).*